

Transcription de l'entretien avec Charlotte TALET

Enregistré à son domicile à Rezé, par Cécile Liège

le 20 décembre 2010

[0'00"00] – Les origines

Charlotte Tallet : Je m'appelle Charlotte Durand, épouse Tallet. Et je suis née à Rezé le 28 juillet 1920 à l'endroit même où je me trouve actuellement. C'est-à-dire Place Saint-Pierre, à Rezé.

Cécile Liège : Que faisaient vos parents ?

CT : Ils étaient boulangers. Ici, à Rezé. Ils se sont mariés en 1918. Et ils sont devenus ici boulangers. Et ma sœur et moi, nous étions deux jumelles, nous sommes nées en 1920. Le 28 juillet 1920.

CL : Vous aviez une sœur jumelle...

CT : Une sœur jumelle, qui malheureusement nous a quittés.

[0'00"57] – La boulangerie de ses parents

CL : A quoi ressemblait le bourg de Rezé dans les années 30 ?

CT : Avant la guerre, comme mes parents étaient en commerce, ils pouvaient pas s'occuper de nous, nous étions en pension. A Notre-Dame, à Pont-Rousseau, à Saint-Paul. Ça fait partie de la commune, c'est à 1,5 km d'ici. A l'époque les boulangers travaillaient toutes les nuits complètes. Le travail était à cheval sur deux jours. Ils faisaient une moyenne de 10-12 heures par jour. Ils commençaient le soir, par exemple, à sept heures et ils finissaient le lendemain à midi.

CL : Comment s'organisait le travail ?

CT : Ma maman était au magasin et mon père faisait la fabrication avec un ouvrier. Et moi, quand j'ai terminé l'école, j'avais 18 ans, c'était nullement mon intention de rester dans la boulangerie, je voulais être secrétaire de direction ! J'avais des prétentions, hein... Mais maman a dit : « *Non, on a besoin de toi au magasin, tu resteras à la maison.* » Et je suis devenue porteuse de pain.

[0'02"25] – L'enfance de Charlotte

CL : A quoi ressemblait le bourg ?

CT : A un joli petit bourg, bien calme, comme on en voit, par exemple à la télévision, la revue des villages que l'on a aperçus. Rezé était comme ça. Sept épiceries qu'il y avait dans le bourg de Rezé ! La grand-mère à Josée, ma nièce, avait une épicerie dans le quartier de la Blanche comme on l'appelait à l'époque. Y'en avait partout des épiceries. Et ça marchait. C'étaient des braves dames qui, après la guerre, avaient perdu leur mari, alors elles se sont mises dans le commerce. Après la première guerre. Oui, là je suis à la guerre de 14.

CL : Et vos occupations d'enfance ?

CT : Oh, vous savez pas, on s'amusait pas comme aux jours d'aujourd'hui. Pas du tout. Nous, nous étions en pension, alors nous avions les occupations à l'école.

CL : C'était quoi les occupations ?

CT : On nous faisait faire un petit peu de théâtre, on avait nos heures de sorties, de promenade... [Marie-Josée : *La musique Lolo, le piano...*] Ah oui, tiens, j'y pensais plus. On faisait de la musique. On faisait du piano. J'avoue franchement que, moi, j'étais pas pour le piano, j'aimais mieux le violon. Mais ma maman avait dit : « *Puisque ta sœur aime le piano, je va pas aller acheter deux instruments. Tu feras du piano !* »

Alors j'avais inventé un piano avec une boîte en carton, à sucres, et puis avec une petite fourchette, un petit bâton, je me souviens plus très bien.... Tic, tic, tic, tic... Un violon en carton ! J'avais une petite boîte, je la tenais comme ça, et puis j'avais une petite règle et puis je jouais de la musique comme ça. Ma sœur et moi, nous étions entièrement différentes et nos façons de vêtements et de tout ça. Autant ma sœur était coquette, et puis belle et qui s'arrangeait bien. Moi je m'en moquais !

CL : Est-ce que vous partiez en vacances ? Est-ce qu'il y avait des moments de loisirs ?

CT : Je n'ai jamais eu aucun moment de loisirs, je n'ai fait que travailler toute ma vie. Pas droit aux vacances, pas droit à rien. Maman, c'était le travail !

CL : Y compris quand vous étiez enfants, il n'y avait pas de camp, de ...

CT : Ah non, non, non, non, non. Nous ne sommes jamais allées en colonies. Nous avons été un peu, ma sœur étant beaucoup plus fragile que moi, il y avait eu à la pension où nous étions, une épidémie de typhoïde. Il y a eu des pensionnaires qui l'ont eue évidemment, dont ma sœur l'a eue, vu comme elle était d'un état fragile. Elle a eu la typhoïde et moi, on m'a éloignée parce que, comme j'étais jumelle, ils avaient peur que j'attrape la typhoïde, mais mon Dieu, j'ai eu la chance de pas l'avoir. Sur cinquante pensionnaires que nous étions, il y a eu quand même deux décès. Mais bon... il faisait très chaud et on allait boire à la pompe. Et c'est là que le jour où il y en a une qui s'est trouvée mal, le docteur a déclaré que c'était la typhoïde.

CL : Et vous à ce moment-là, on vous a éloignée ? Vous êtes allée où ?

CT : Moi j'ai été chez une tante qui habitait au Carrefour de Pont-Rousseau.

CL : Ça représentait des vacances pour vous ?

CT : Pas précisément, parce que je continuais exactement la même vie que si j'étais en pension. J'ai pas connu les vacances comme on en a vu. Et quand j'ai travaillé comme porteuse de pain chez mes parents, je n'avais pas de vacances.

[0'07"05] – La formation de Charlotte

CL : Quelle est votre formation ? Qu'est-ce que vous avez eu comme diplômes ?

CT : J'ai eu mon brevet et j'ai eu mon certificat d'études comptables. C'est pour ça que mademoiselle Sœur Anne, à l'époque, avait dit à Maman, à la sortie de l'école pour les grandes vacances : « *Vous feriez bien de mettre Charlotte à continuer ses études, comme elle a eu son certificat d'études comptables, ça lui irait très bien.* » Et maman s'y est opposée formellement parce qu'elle avait son commerce, et fallait que son commerce marche et c'était moi qui fallait qui vienne.

CL : Le certificat d'études, c'est à 14 ans ? Vous, vous avez poursuivi vos études jusqu'à 18 ans pour avoir votre certificat d'études comptable ?

CT : Oui [*pas sûre que Charlotte ait compris ma question, qui n'est d'ailleurs pas très claire*].

[0'08"24] – Le métier de porteuse de pain

CT : A 18 ans, je suis donc rentrée chez mes parents. Parce qu'il était pas question comme au jour d'aujourd'hui « *Maman, tu veux pas, je prends la porte.* » Maman avait dit ça, on obéissait. On cherchait pas plus loin, nos cerveaux n'étaient pas évolués comme ceux d'aujourd'hui. C'est pas la même mentalité de la jeunesse, c'est pas du tout pareil. Alors j'ai fait porteuse de pain et mon dieu, j'y ai pris goût.

CL : Qu'est-ce que c'est que porteuse de pain ?

CT : La porteuse de pain, c'est pas compliqué du tout. Vous avez votre permis de conduire pour commencer. Vous chargez votre voiture le matin, je commençais il était...je me levais à 5 heures tous les matins. Bon, et puis petit déjeuner rapide et puis chargement de ma voiture et puis je partais en tournée à 7 heures. On allait chez le client, on l'appelait, on lui mettait son pain pour la journée. Ceux qui n'étaient pas là nous mettaient des sacs à pain accrochés aux boîtes aux lettres. Et puis ils payaient à la semaine, ou au mois, on faisait les comptes.

CL : Vous avez dû vous promener pas mal dans Rezé ? C'était quoi votre territoire ?

CT : Mon territoire, c'était tout le bourg de Rezé, et puis le [*je ne comprends pas*], tout autour, sauf

Trentemoult. On n'allait pas sur Trentemoult. On allait jusqu'à la Sainte-Vierge. A Notre-Dame-des-marins, là. Mais on n'allait pas plus loin. Et puis on allait du côté de la Haute-Ile, et de la Basse-Ile.

[0'10"10] – Porteuse de pain – les inondations

CT : Parce que l'hiver quelques fois, il y avait des difficultés, il y avait des inondations. Alors quand c'était la période des inondations, le soir on disait comme ça : « *Oh là la demain, comment que ça va être.* » Et puis le lendemain on pouvait plus aller à pied. Fallait aller en bateau. Alors la mairie avait mis à notre disposition des bateaux pour ravitailler la population. La pharmacie, là [*elle me montre la direction de l'avenue De Lattre de Tassigny*], près de la pharmacie, y'a un chemin, alors on prenait le chemin-là et on s'en allait prendre le bateau à l'entrée où est la zone industrielle là-bas. Là où il y a toute la zone, là. C'est la Bourgeoisie qu'on appelait. C'était que des champs, que des champs, que des champs. Alors on traversait cette masse-là, pour se rendre de l'autre côté dans la Loire, pour rattraper les maisons qu'étaient en bordure de Loire.

CL : Parce que l'eau, elle arrivait jusqu'à Haute-Ile ?

CT : Voilà. L'eau venait jusque dans le bas de Rezé. Elle venait jusqu'au Café des Sports. Elle venait jusque dans le bas du bourg.

CL : C'est arrivé souvent ça ?

CT : Malheureusement, tous les ans, à la fonte des neiges.

CL : A quelle époque de l'année c'était ?

CT : Au mois de février.

[0'11"59] – Porteuse de pain – mode de transport

CL : Je suis étonnée parce que vous parlez du permis de conduire. Ça veut dire que dans les années avant la guerre, vers 38, vous aviez déjà une voiture ?

CT : Oui. Mes parents avaient un porteur de pain. Alors quand j'ai été en âge de travailler, j'ai été remplacée. Et j'avais pas mon permis de conduire à ce moment-là.

CL : Mais il n'y avait pas beaucoup de gens qui avaient un permis de conduire ? Et une voiture surtout ?

CT : Ah non, y'avait pas beaucoup de monde, on n'était pas embarrassés avec les voitures. Les commerçants, par exemple... parce que même les épiciers sur la place, là, le Père Héry [PHON], qui habitait dans l'angle où il y a la maison, où sont les marches encore... C'était une épicerie qu'il y avait-là. He bien lui, il avait une charrette avec son cheval. Il allait faire son marché au grand marché de Nantes, qui existe encore d'ailleurs.

CL : Ça veut dire que vos parents, ils ont particulièrement investi, parce que c'était cher une voiture à l'époque ?

CT : Je peux pas vous le dire, j'avais pas le nez dans les affaires. J'y pensais plus mais on a porté le pain longtemps avec un cheval. Mes parents ont commencé comme ça. Ils livraient le pain avec un cheval. Et puis après ça s'est modernisé. Ça a évolué, pas si vite que maintenant, mais tout doucement.

CL : Et vous, quand vous avez commencé, à 18 ans, vous avez commencé avec une voiture, directement ?

CT : Non, j'ai pas commencé avec une voiture, j'accompagnais le porteur de pain, mais j'ai pas commencé avec une voiture. Moi j'ai passé mon permis de conduire pendant la guerre. Parce qu'à ce moment-là, y'avait plus d'hommes, y'avait plus rien et... toutes les petites femmes que leur mari était parti à la guerre, elles n'avaient pas leur permis, alors on allait passer notre permis de conduire à Nantes. Sur la place Saint-Pierre. [Enregistrement interrompu par une visite]. Puis, j'aimais ça conduire, quand j'allais avec le porteur de pain, quand on avait la voiture, je profitais qu'il était parti servir le client – parce que quelques fois il tardait, on était moins pressés que maintenant, il arrêtait pour prendre un petit verre ou quelque chose comme ça – alors je prenais la voiture. Mais j'avais la malchance qu'au lieu de trouver la première pour avancer, je reculais tout le temps. J'étais toujours en marche arrière ! J'arrivais pas à me mettre en avant. Je me disais, mais bon sang, c'est pas possible, comment donc qu'on fait pour avancer ? Pis un beau jour, ça a fini par entrer dans ma tête comment fallait qu'on fasse. [On est de nouveau interrompu par des visiteurs]

[0'15"15] – 30 ans de portage de pain

CL : Combien de temps vous avez été porteuse pain ?

CT : Jusqu'à temps que je me marie. Et j'ai toujours été porteuse de pain jusqu'à temps que j'arrête la boulangerie. Donc j'avais fait 30 ans de boulangerie en porteuse de pain. Quand je me suis mariée, avec un boulanger bien entendu, nous sommes restés avec nos parents. Mon époux travaillait au fournil et moi je portais le pain. Et ça, ça a été jusqu' à temps qu'on vende la boulangerie. Tout le temps, toute ma vie j'ai fait que ça.

CL : Lors de vos premières années de porteuse de pain, vous alliez du côté du Corbusier ?

CT : Oh oui. Quand le Corbusier s'est créé, on a eu une bonne clientèle parce que... On avait fait faire une petite charrette en bois, comme ils avaient autrefois à Paris, les porteuses de pain, elles avaient des petites charrettes en bois. C'était le menuisier du quartier qui l'avait fait. Et puis on allait livrer toute la clientèle au Corbusier. C'était Mme [je ne comprends pas] qui venait entre autres.

CL : C'était une petite charrette faite exprès pour le Corbusier ?

CT : Ben oui parce qu'il fallait monter dans l'ascenseur. Alors il fallait bien caler les dimensions voulues. Alors les dimensions qui fallait, et ça faisait comme sur ce dessin voyez-vous [*me montre un dessin fait par sa nièce pour moi*], et puis alors un couvercle bien sûr. Un coffret. Un grand coffret. Et puis à l'intérieur on avait fait des petites séparations pour mettre les baguettes, les pains de 500g, les pains de 4 livres. Parce qu'à cette époque-là il y avait des pains de 4 livres. Et puis à chaque étage, on prenait l'ascenseur et puis on montait avec la petite charrette.

CL : Comment vous saviez comment vous deviez livrer quoi à qui ?

CT : Avec nos clients, y'avait une porte avec une petite fenêtre, qui servait pour communiquer avec eux. Ils mettaient la commande dans cette petite fenêtre comme si c'était une boîte aux lettres. Puis nous on prenait et on livrait dans la petite fenêtre. Dans la façade de l'habitation, quoi.

[0'18"13] – La seconde guerre mondiale

CT : Quand la guerre s'est déclarée... on entendait les informations, on a donc su que les Allemands arrivaient en France. Ils avançaient. Forcément, ils venaient par ici parce que la ligne de démarcation que l'on appelait, qui existait sur les Sorinières, sur la route vers le Midi. C'est-à-dire que la ligne de démarcation, une fois que vous étiez passé de l'autre côté vous étiez libres. Y'avait pas intérêt à revenir en arrière. Ceux qui voulaient s'en aller rejoindre les Anglais sont partis par le Midi. Et à ce moment-là, je me souviendrai toujours de là où il y a l'immeuble. Il y avait une superbe propriété. Au colonel Grille [PHON]. Qui était en retraite et il était français à 150% bien entendu. Je vois toujours venir Mlle Grille [PHON], maman était au magasin, elle dit : « *Ah, Madame Durand, si vous saviez ce que je viens de voir !* » « *Ah bon ? Qu'est-ce que vous avez dont vu ?* » « *Les Allemands sont à Nantes !* ». A ce moment-là, les Français fuyaient. Ils descendaient par-là [*Elle me montre la direction de la rue De Lattre de Tassigny*]. Toutes les armées, tout ça, ça descendait, ça descendait ! Comme ça s'est produit, inversement, à la fin de la guerre, quand c'étaient les Allemands qui partaient. Ils ont fait le même mouvement. Les uns pour rentrer, pour conquérir, et les autres, c'était la débâcle. Et ils ont fait le même chemin. Y'avait pas d'autre endroit. Fallait passer par là pour aller traverser la ligne de démarcation. Pour ne plus être sous le joug de celui qui était présent.

CL : Et vous, vos parents n'ont pas pensé à fuir justement ?

CT : Oh non. Y'a un seul boulanger qu'a pensé à fuir. D'ailleurs, l'armée française qui passait, on leur demandait des trucs de toute sorte. On disait que les Allemands faisaient ceci, que les Allemands faisaient cela. Pour finir, y'a un officier français, maman lui avait demandé : « *Monsieur, qu'est-ce qu'il faut faire ?* ». Il a dit : « *Ne bougez donc pas de place, ils ne vous feront absolument rien du tout. Restez dans vos maisons. Nous on s'en va parce que c'est la débâcle, autrement on va être prisonniers et c'est tout.* »

CL : Quels sont vos souvenirs du temps de l'Occupation ?

CT : On n'a pas eu trop de catastrophe à Rezé. On était quand même réglés, hein ! Y'avait des visites la nuit. Et quand ils voulaient faire des visites de la Gestapo, qu'ils poursuivaient ceux qui étaient dénoncés par ces fameux Français qui faisaient partie de la Gestapo... Qui dénonçaient des Français parce qu'ils faisaient partie de tel ou tel parti. Des communistes par exemple. J'en ai connu, Monsieur

Adam [PHON]. Il faisait partie des Cravates noires. Alors là, c'étaient des extrémistes totales. Il a été fusillé. Il a été vendu parce que c'est pas les Allemands qui pouvaient les trouver, hein ! Ils étaient vendus par des Français qui se sont vendus eux-mêmes à la Gestapo pour pouvoir arrêter tous ces pauvres gens.

CL : Les cravates noires, à Rezé, c'était un groupe heu... ?

CT : Les Cravates noires c'était un groupe de partis opposés. Comme les communistes aujourd'hui. Et c'étaient beaucoup les Cheminots.

CL : Comment vous les connaissiez ?

CT : Parce qu'on avait des clients, nous, parmi. Ils disaient pas mais on connaissait quand même leurs idées politiques. Il avait été créé un mouvement aussi qui s'appelait la Rose des Vents. C'était ceux qui étaient partisans de faire alliance avec les Allemands pour améliorer la situation. Eh bien malheureusement, y'a des personnes, chez Monsieur Blusseau [PHON]... Moi j'avais mis mon dépôt de pain chez ces gens-là parce qu'on n'avait pas d'essence, on pouvait donc pas voyager. Ils ont été arrêtés ces pauvres gens. Des gens qui n'avaient fait aucun mal ni rien du tout. Mais enfin, ils les ont relâchés après, il n'y a pas eu de problème de trop.

CL : Et les Allemands, vous les aviez aussi comme client ?

CT : Les Allemands, on les avait non seulement comme client, mais ils se sont imposés. Parce que quand ils sont entrés dans Rezé, l'officier allemand est venu. Je me souviens, il y avait plein de monde dans le magasin. Y'avait la fille Ménard [PHON] qui parlait très bien l'allemand. Comme maman ne comprenait pas, elle a fait l'interprète. Elle lui dit : « *Elle veut de la farine.* » « *J'en ai pas de trop pour mes clients, je peux pas lui donner...* ». Alors il a dit : « *Non, non, non, pour officiers allemands, le pain, la farine !* » Alors elle lui a donné la farine. Alors nous après, les gens ont été mis à la restriction. Y'avait des tickets de rationnement. Et alors, le pâtissier [allemand] venait tous les jours faire des gâteaux. Ma foi, il était bien sympa, lui. Un jour je me dis « *Faut que j'aille voir dans le fournil comment que ça se passe.* » « *Mmmmm, ça sent bon !* » que je dis. On avait des plaques pleines de prunes. Il me dit : « *Vous Mademoiselle, pas manger ?* ». Je lui dis : « *Non, on n'a pas de sucre, on n'a pas ci, on n'a pas ça. C'est la restriction.* » Alors après, ce qu'il faisait, il m'en avait donné une, c'était drôlement bon. On avait une communication du fournil. Quand il s'en allait, il tapait dans le carreau.... Tous les jours il me laissait une plaque de prunes ! Tout ça c'était pendant l'Occupation. Il était très sympa. Seulement, ce qui m'ennuyait dans lui, c'est qu'il était tellement très sympa, c'est que lorsque j'étais dehors, si j'étais d'un côté d'un trottoir, et lui de l'autre, il descendait pour me dire bonjour. Et moi ça me dérangeait terriblement parce qu'on disait : « *Ben dis-donc, la Charlotte, elle est bien avec les Allemands !* » Ça faisait jaser, forcément. Et justement, ce fameux Monsieur Dubert [PHON], qu'on a sauvé de la mouise, le pauvre diable, il m'a dit : « *C'est ce que j'ai pensé, ne t'inquiète pas, tout va s'arranger, tu n'as rien à craindre.* » Ce brave homme, ce Monsieur Dubert [PHON], je vous le rappelle, lui aussi c'était une Cravate noire. Il était poursuivi mais il arrivait toujours à échapper. Et une nuit, parce qu'on n'avait pas de lumière, on avait rien, on aidait à travailler. Alors on travaillait à la lueur des bougies et de tout. Et tout d'un coup, on voit entrer dans le fournil, Monsieur Dubert [PHON] : « *[Je ne comprends pas] -moi vite, les Allemands sont à faire des rafles par-là !* » On l'avait barbouillé de farine et de pâte et de tout, et il est venu travailler avec nous. Oh ben s'ils nous avaient attrapés, on était tous bons pour la romaine, hein ! Mais ils sont pas venus. Ils sont pas venus parce qu'ils nous connaissaient. On avait contact quand même avec eux. Si tout ce mal est arrivé, c'est qu'il y avait des gens qui étaient méchants. Qui faisaient partie de la Gestapo. Qui vendaient... parce que c'est pas possible que les Allemands connaissent un tel, un tel et un tel. C'est impensable. Les soldats français, ils ont fait exactement la même chose quand les Allemands ont été en déroute. Les Allemands se sauvaient en 4ème vitesse. Les autres étaient maîtres de la situation. Ils avaient repris toutes les mairies, tout ce qui était français.

CL : Ils sont passés chez vous les soldats français ?

CT : Oui, ils sont passés par là.

CL : Est-ce qu'ils se sont servis de votre boulangerie ? Votre nièce se souvient d'une histoire de capotes qu'ils faisaient sécher chez vous...

CT : C'était l'armée française, ça. Tout au début de la guerre. Quand l'armée française est descendue. Ils étaient malheureux. Parce que fallait voir comment elle était entretenue l'armée française. C'était une pitié de voir ça. Ils étaient malheureux les pauvres soldats. Ils avaient donc été en manœuvre, je sais pas

pourquoi ils leur faisaient faire la manœuvre... On avait une pauvre armée lamentable. Enfin, bon. Les journées à faire le manœuvre, ils étaient trempés comme des canards ! C'étaient plus des soldats, c'étaient des canards. L'officier est venu et m'a demandé : « *Mademoiselle, est-ce qu'on peut mettre toutes les capotes de soldats à sécher au-dessus du four ?* » Ils ont mis leurs capotes à sécher. Ça sentait la capote mouillée !!! Mon dieu que ça sentait pas bon !!! Le lendemain, ils reviennent chercher leurs capotes. Je dis : « *C'est pas vrai que vous allez remettre vos capotes sur le dos, elles sont toutes trempées !* » Il dit : « *Faut partir, on s'en va en manœuvres.* » Pis ils sont repartis les pauvres malheureux.

[0'29"47] – Portage de pain et inondation - anecdote

CT : Tous les ans on avait des inondations à la fonte des neiges. Alors évidemment on prenait nos bateaux dans le bas du bourg, là. Et on traversait toute la zone industrielle qui existe là maintenant. C'était des prés. C'était de la prairie. On traversait tout ça avec notre bateau et le batelier que la mairie nous avait donnés pour ravitailler les gens. Quand on arrivait en bordure de la prairie, y'avait donc une route, comme ça peut être ici. Qui fallait traverser pour aller de l'autre côté, rejoindre les maisons qui étaient en bordure de Loire. Parce que, même quand il n'y avait pas de crue, quand il y avait de fortes montées d'eaux, ils avaient de l'eau là-bas, ils avaient les pieds dans l'eau tout le temps pour ainsi dire. Alors, bon, on a donc été. C'était tout au bout de la Haute-Ile, je me rappellerai toujours. La rue était comme celle-ci [rue De Lattre de Tassigny], exactement. Et puis la mère Chalon et Madame Bouriau [PHON]... dit à Madame Chalon [PHON] : « *Viens-donc prendre un jus.* » « *Ben oui mais je peux pas !* » « *Charlotte va te monter sur son dos, t'inquiète donc pas, elle va te porter !* » Alors je lui dis : « *Dis-donc, c'est pas sûr !* » Il fallait que je traverse cette petite ruelle. Si vous savez comment est fait Trentemoult, eh bien c'est exactement la même chose. Fallait que je traverse cette petite ruelle dans l'eau. Pour la mettre de l'autre côté dans la maison. J'ai donc réussi à la mettre sur mon dos. Elle était lourde, oh là là ! Et pis quand j'étais dans le milieu de la rue, la petite mère Bouriau [PHON] me dit : « *Trempe-lui donc les fesses dans l'eau !* » C'est pour ça, elle me resserrait, elle m'étranglait au cou. Alors je disais : « *Vous allez m'étrangler, c'est pas possible !* » Penser que j'allais la monter, la descendre... Enfin, je l'ai pas fait. Et toute la rue, comme les femmes n'avaient pas grand-chose à faire puisqu'elles pouvaient pas sortir comme elles voulaient. Les hommes avaient des bateaux pour aller travailler. Eh bien, elles sortaient toutes à leur fenêtre, et puis dame, on riait !

CL : Qu'est-ce que vous faisiez dans ce quartier là, vous ?

CT : J'avais des clients.

CL : Et vous étiez équipées comment ?

CT : J'avais des grands cuissards, qui me venaient jusque-là. Vous savez comment sont les pêcheurs, eh bien c'est exactement ça. Une tenue de pêcheur qui montait jusqu'au-delà des hanches. Et je marchais difficilement, c'était très lourd à porter. Et fallait que je marche avec ça pour me garantir. Et dans les endroits où il y avait des difficultés pour rejoindre les clients, eh bien, on montait sur les toits. Les toits de cabanon. On grimpait sur un client et hop ! on allait sur les cabanons.

CL : Fallait être acrobate pour livrer du pain ?

CT : Fallait tout faire.

[0'33"32] – La seconde guerre mondiale (2)

CL : Est-ce que vous vous souvenez des bombardements ?

CT : Oh là là ! Si on avait peur, les bombardements ! On allait se cacher dans les prés, là. On allait se mettre dans les fossés. On avait une peur terrible des bombardements. Et le jour où ils ont bombardé la ville de Nantes, les forteresses américaines par-dessus le marché ! He bien, ici, où il y a la station, il y avait un entrepreneur qui avait son bureau de travail, et tout. Qu'avait fait un abri, et qui était là. La bombe a tombé juste dessus ! Elle a tué, voyons donc, le patron, la secrétaire, et puis y'avait un autre monsieur, je sais plus quelle fonction qui faisait. On les a retrouvés les pauvres gens, en morceaux dans les arbres. C'était tout ce qu'il y avait de plus pénible. Monsieur Marchais, on l'a retrouvé dans le jardin, où est Francis, où est Rosanne. On l'a retrouvé, moi je l'ai vu... J'en ai une vision tout le temps. Ils l'ont apporté à la mairie de Rezé dans un torchon. Comme ça, tout plein de sang. C'était au moment de la communion. Sa femme arrivait avec son petit garçon venu chercher son habit de communion. Et on venait de monter son mari en morceaux. C'était terrible, terrible. Ça, les bombardements nous faisaient une peur. On savait pas où se mettre. Je me souviens, un après-midi, avant que cet abri soit démolì, y'avait une alerte.

Bon. Alors on descend rapidement. Alors on se met où est le portail. Tout à côté, le portail du garage. On était prêts à sortir, nous et puis Claude, notre ouvrier. Et puis heureusement que la bombe est arrivée avant qu'on n'était rendus parce qu'on voulait aller à l'abri. Elle était tombée sur Monsieur Marchais avant qu'on soit sortis. Y'a eu le grand bombardement à Nantes. Ils ont tout démoli, les hôpitaux, tout ça, c'était un véritable carnage. Epouvantable. A ce moment-là, les Allemands nous occupaient et les forteresses américaines venaient nous bombarder.

CL : Vous vous souvenez de la fin de la guerre, quand les Allemands sont partis ?

CT : La fin de la guerre, oui. Quand on a vu la débandade des Allemands qui s'en allaient comme ça, là. Après, on faisait les fous évidemment ! Ça, y'a pas de doute qu'on était contents.

CL : Et vous avez fait la fête ?

CT : Oh, vous savez, non. On faisait pas de fêtes terribles. Entre nous, comme ça, on chantait, on dansait. Mais dans notre petit quartier, c'est tout. Mais pas des réjouissances à tout casser, non, non, non, non.

CL : Je crois qu'un jeune Allemand est venu à la boulangerie ?

CT : Ah oui ! Ce jeune Allemand, là... On était en train de regarder les Allemands s'en aller. Et puis tout d'un coup, voilà donc la porte de la cuisine qui s'ouvre précipitamment, puis rentre un Allemand. Il avait une carte, il me fait voir la carte. C'était le nom d'une boulangère. Il était tombé amoureux d'une boulangère à Chantenay, et il voulait aller la rejoindre. Ah oui, très bien, mais c'est que... attention... Alors on l'avait vite changé de vêtements. On avait brûlé ses vêtements et on l'avait habillé avec des vêtements à mon époux. Et puis, ma foi, le lendemain, il est reparti. Il a dormi à ce moment-là dans l'abattoir, où Monsieur Sabin [PHON], c'était l'abattoir où était le boucher. Alors il a dormi là. Je lui ai porté le matin son petit déjeuner. Je lui ai dit attention, hein, parce que la bonne femme qui était là, elle était pas très facile. Elle va me voir, elle est capable d'aller me vendre aux Allemands, et puis c'est moi qui va partir tout à l'heure. Mais enfin, ça s'est pas passé, dieu merci. Pis, ma foi, je lui ai indiqué par où passer, et puis il est parti. L'a-t'y rejoint, l'a-t'y pas rejoint, je n'en sais rien. J'ai pas eu de suite.

CL : Et en échange, il vous avait pas laissé quelque chose ? Son fusil par exemple ?

CT : Oh ben oui, son fusil. Moi je voulais pas lui laisser son fusil. Il était armé. J'ai dit, il suffit qu'il est attaqué ou quelque chose, il va tuer quelqu'un. Alors j'ai dit « Pas de fusil ! ». On l'a sauvé lui, sa personne, mais... pas de fusil ! Alors il a pas eu de fusil.

CL : Une fois que les choses sont redevenues normales, qu'est-ce que ça a changé pour la boulangerie ?

CT : La façon de travailler, n'a rien changé du tout. On a repris notre travail normalement, avec notre clientèle en augmentation, puisqu'avec toute la population qu'était tombée sur Rezé, avec le Corbusier qui s'est créé. Evidemment, pour nous, c'était plus intéressant. Ça, il faut le dire, c'est là que ça avait pris de la valeur. Ça marchait, là.

[0'39"50] – Les sorties

CL : Est-ce que vous aviez des sorties le soir ? Est-ce que vous vous retrouviez entre jeunes gens ?

CT : Jamais, jamais, jamais, aucune sortie.

CL : Jamais au théâtre ?

CT : Jamais.

CL : Elle n'a pas l'air d'accord Marie-Josée...

CT : Avec la famille ? Aaaaaah. En famille ? Ah ben oui, en famille on allait à la pêche, on allait à la pêche aux moules, on allait passer des petits week-ends et manger sur les plages.

CL : Vous alliez à la pêche aux moules où ?

CT : A Port-Giraud.

CL : Comment ?

CT : En voiture. On avait des voitures comme on était dans le commerce. Pour porter le pain, on avait des voitures à ce moment-là.

CL : Vous aviez les sorties en famille ?

CT : Oui. Que le dimanche. Parce que le dimanche... Tout ça, c'est venu après la guerre. C'est pas pendant la guerre, attention. Après la guerre, chacun organisait sa petite vie. On allait pique-niquer... le dimanche, ils nous emmenaient au pique-nique, avec nos parents toujours, bien entendu.

CL : Le pique-nique, c'était où ?

CT : A Port-Giraud, puisque c'était notre point de repère pour aller à la pêche. On adorait ça, aller à la pêche. Alors, on ramenait des pleins sacs de moules.

CL : Est-ce que vous alliez, des fois, au bal, quand vous étiez jeune fille ?

CT : Non. Sauf les bals de noce. C'est-à-dire que si on avait une camarade qui se mariait, alors là, on allait au bal de noce. Autrement, jamais on allait courir les bals, jamais.

CL : Et vous saviez danser ?

CT : Oh ben oui, maman nous avait fait prendre des leçons de danse au passage Pommeraye, chez Mademoiselle... heu... comment déjà, son nom ? Mademoiselle Robin. Alors tous les dimanche matin, on allait prendre des leçons de danse. A ce moment-là, la guerre était finie...

[0'42"40] – Gestion de la boulangerie

CL : Vous vous êtes mariée à quel âge ?

CT : 25 ans.

CL : Et avant ça, vous habitiez où ?

CT : Chez mes parents.

CL : Dans la maison où on est maintenant ?

CT : Pas celle-ci. La boulangerie. J'ai habité la boulangerie jusqu'à l'âge de 60 ans.

CL : Vous avez rencontré votre mari boulanger...

CT : A la maison. J'ai pas eu besoin d'aller bien loin puisqu'il habitait avec moi. C'était notre ouvrier.

CL : C'est lui qui est venu vous chercher en fait ?

CT : On s'est cherchés je crois bien ! Mais on n'avait pas beaucoup le temps de se voir, faut pas croire au Père-Noël, oh la la ! Un qui travaillait la nuit, l'autre qui travaillait le jour. C'était difficile. Alors, on inventait, on y arrivait quand même. On allait chercher le soir le lait chez la Mère, comment elle s'appelait déjà ? Qu'habitait là-bas, auprès du cimetière ? Alors on allait. L'un sortait par une porte, par l'arrière, et l'autre sortait par la porte de devant. On s'en allait, forcément, on se rejoignait, pis on s'en allait. Pis des fois ma mère disait : « *Bon sang, t'as été longtemps à chercher ton lait.* » « *Oh ben dame, j'ai dit, qu'est-ce que tu veux, les vaches étaient pas tirées alors il a bien fallu les attendre.* » Merci les vaches, oui ! Comment c'était son nom ? Marin ? Marzin ? C'était une maraîchine, elle.

CL : Et donc vous vous êtes installés...

CT : Non, nous on s'est pas installés. Jamais. On a été avec nos parents et on a toujours continué. On n'a rien fait de nous spécialement. Sauf après les années ont passé, ma sœur s'est mariée, moi aussi. Alors, les parents ont mis les affaires à jour. Mais autrement, on n'est pas partis de nous-mêmes. On n'a jamais quitté la boulangerie. On est toujours resté avec nos parents.

CL : Quand vos parents ont arrêté de travailler, c'est vous qui avez repris ?

CT : On n'a rien repris du tout, on a fini en même temps qu'eux. Ah aaaah... c'est que... Si vous aviez vu maman ! C'était un chef ma mère. Et puis c'était comme ça que ça marchait, et puis ça y allait.

CL : C'était une travailleuse ?

CT : Oh là là ! Y'avait que le travail qui comptait.

CL : Pourquoi est-ce que vos parents ont arrêté de travailler à la boulangerie ?

Marie-Josée : Grand-père est décédé...

CT : Mon père est décédé. Il s'est tué dans les travaux. Il est tombé du haut de l'échelle, et l'échelle lui est tombée sur lui et l'a écrasé complètement. Quel âge qu'il avait le grand-père ? Je sais même plus. Il n'avait pas 80 ans.

CL : Et il continuait encore à travailler à la boulangerie ?

CT : C'était pas lui qui travaillait. C'était mon époux qui travaillait avec son ouvrier. C'est pas lui, il faisait rien lui.

CL : C'est juste que les parents étaient propriétaires, c'est ça ?

CT : Oui. Mais on était quand même ensemble. C'était maman qui travaillait. C'est elle qui menait la baraque.

CL : Et votre maman jusqu'à la fin, elle a fait quoi elle ?

CT : La caisse. Mener les affaires de la maison. S'occuper de tout ce qu'il y avait à faire. Elle avait un cerveau, hein !

[0'46"27] – La vente de la boulangerie

CL : Quel âge vous aviez quand vous avez arrêté la boulangerie ?

CT : Il y a 30 ans de ça. En 1980.

CL : Vous avez fait quoi après ?

CT : Je suis venue ici [*me montre sa maison, située juste en dessous de la boulangerie*] avec maman, puisque mon père s'était tué dans l'échafaudage. Elle est venue habiter ici avec nous. La maison, on l'a eue en viager par la voisine, qui nous l'avait réservée. Elle voulait que ce soit nous qui ayons la maison. Voilà, tout simplement. Et puis je suis toujours là.

CL : En 1980, vous aviez quel âge, vous ?

CT : 60 ans.

CL : Vous avez arrêté de travailler à ce moment-là ?

CT : Oui, par force.

CL : Comment ça s'est passé l'arrêt du travail ?

CT : Très difficilement. Et c'est toujours très difficile à accepter. Moi, ma boulangerie me manque énormément. Enormément, énormément. Parce que je me plaisais beaucoup avec les clients, tout ça. On parlait, je sais pas, j'ai... j'aimais beaucoup ça. Je peux pas dire que c'est le meilleur moment de ma vie ma retraite, moi. Pas du tout. Pas du tout, du tout, du tout. J'aurais aimé avoir un de mes fils qui aurait continué. Et puis ça m'aurait permis d'avoir un petit filet dans le commerce.

CL : Pour faire comme votre maman ?

CT : C'est-à-dire, pour dire la vérité : pas les ennuyer tant toujours ! Parce qu'on était pas libres, hein. C'est pas toujours le meilleur de travailler avec les parents vous savez. C'est pas toujours la meilleure solution. Surtout quand on a affaire avec des tempéraments sévères, durs. Vous savez, qui penchent que pour le travail, qui... C'est pas toujours facile

[0'48"44] – L'évolution du bourg de Rezé

CT : Il n'a pas changé de figure. Il est toujours le même, comme il est là, actuellement. Les maires ont envisagé de tout casser, que ça ressemble à rien du tout, mais enfin bref, ils feraient beaucoup mieux d'essayer de l'aménager de façon à donner du mouvement. De refaire revivre le quartier. Que de l'exproprier comme ils ont l'intention de le faire. Ils pourront jamais arriver à le faire, c'est pas possible.

CL : Maintenant, il n'y a plus beaucoup de commerces, non ?

CT : Y'a plus d'épicerie du tout. Plus de boucheries. Y'a plus rien. On était seuls boulangers ici. Il s'en est monté en face le Corbusier quand le Corbusier a été créé. Il y en a un autre à Mauperthuis, au Château de Rezé, quoi.

CL : Et comment ça se fait que les épiceries... ?

CT : C'est les Leclerc qui ont tout écrasé ! Seulement ces messieurs on leur a rien dit. On leur a pas donné d'indemnités à ces pauvres gens qu'on a ruinés. Moi, j'avais des bouchers qui avaient une superbe boucherie. Ils ont été réduits à zéro. Ils étaient au bureau de bienfaisance de la mairie de Rezé parce qu'il les avait ruinés complètement.

CL : On est dans quelles années-là ?

CT : Les années, je sais pas...

Marie-Josée de loin : Le premier Suma, c'était au château de Rezé il y a 38 ans, c'était le premier supermarché. Et c'est à cause de ça que ma grand-mère qui tenait une épicerie a laissé son commerce.

CL : Vous, l'arrivée des supermarchés, ça vous a affectée ?

CT : Evidemment ! Au point de vue pain, on s'en est pas rendu tellement. Parce qu'ils faisaient, comme on disait dans un terme de boulangerie, de la vraie savate ! C'était pas vraiment de la qualité, c'était pas du pain. Evidemment, ça avait tiré un peu sur les à-côtés, c'est-à-dire les biscottes, tout ça, on en vendait plus, parce que les autres, ils vendaient ça moins cher que nous. Seulement voilà, c'est ce que j'avais dit à un représentant une fois : « *Vous leur fournissez à des prix avantageux.* » Et lui me dit : « *Mais vous, vous prenez un carton tous les je-ne-sais-combien, tandis que les autres, ils vont en prendre, 10, 15, 20, 30, 40 d'un coup. Vous vous rendez pas compte Mme Talet.* » Je lui ai dit : « *Si, je me rends bien compte que moi, je vends pas ! Voilà de quoi je me rends compte.* »

[00'52"05] – Évolution du métier

CL : Et vous, votre travail, il a évolué avec les années ?

CT : Moi j'avais toujours ma clientèle en livraison.

CL : Ça a toujours continué ?

CT : Ah non, ils font plus ça maintenant. Nous, on l'a connu ça, l'arrêt de la livraison.

Intervention de Marie-Josée : Lolo, rappelle-toi, tu livrais un dépôt de pain à Monsieur Perrodeau [PHON], chez Leclerc.

CT : C'est vrai. Quand Perrodeau [PHON] s'est installé, il avait pas de boulangerie chez lui. Perrodeau [PHON], c'est le chef de chez Leclerc. On a eu la fourniture. On était plusieurs boulangers à se présenter et moi j'ai eu la fourniture. Alors là, on a eu un travail fou par exemple. C'était pas tellement avantageux mais on l'a fait quand même. Après, quand il a changé, parce qu'il était de ce côté-ci, et après, ils l'ont transporté où ils sont maintenant. Alors là, ils ont construit une boulangerie. Alors évidemment, là ça a tombé.

CL : Je reviens au dépôt de pain [SIC], à quel moment ça s'est arrêté, pourquoi ça s'est arrêté la distribution du pain ?

CT : Parce que ça devenait trop coûteux. Et notre syndicat avait demandé qu'on ne livre plus. Ou alors, on faisait varier le prix du pain. On faisait payer un peu plus cher le pain qui était livré.

CL : Pourquoi c'était plus cher ?

CT : Y'a les porteurs de pain, y'a la consommation d'essence, y'avait l'entretien du véhicule, c'est que... Ca donnait un coût à tous les petits commerçants. Tous les petits commerçants ont été rasés plus ou moins. Tous. Forcément, le Leclerc, il avait des droits partout. On lui facilitait les accès, on lui facilitait ceci... Il était tellement haut-placé, alors... Même quand il a construit, on lui a fait une belle entrée. On lui a fait un rond-point, avec des belles rues. Pour monter chez lui, là. On n'aurait pas fait ça pour un petit commerçant. Mais pour un gros, on le fait.

CL : Aujourd'hui encore, vous êtes un peu en colère ?

CT : Ah, toujours. Toujours, parce qu'il a bouffé tous les petits commerces. Et alors, on n'a pas soulagé les petits commerçants, comme maintenant, qu'on aide quand même un peu. Mais je suis toujours en colère contre lui parce que lui, il a eu droit de tout faire. Il était appuyé par toutes les grosses personnalités, tous les gros pognons mettaient leur argent. Je suis toujours en colère après lui. Tout le temps.

[00'55"09] – Ce qui a le plus changé à Rezé

CT : C'est le mouvement de vie qui a changé. Les habitations, pour l'instant, ça n'a rien changé. Ce qui a

changé, c'est la façon des habitants. Ils vont faire leurs courses chez Leclerc, ils vont sur les marchés. Ils sont moins fidèles à leurs commerçants. Moi, j'ai vu mes clients aller au marché, mais ils ne revenaient pas avec un pain. Ils étaient fidèles à leurs commerçants. Je savais qu'on était tel jour, je savais qu'il ne prenait qu'un demi-pain ce jour-là, je lui mettais un demi-pain dans ses fenêtres. Tandis qu'aujourd'hui, la clientèle n'est plus fidèle. Vous allez aller quelque part, dans un coin, vous allez dire : « *Ah ben tiens, j'ai plus de pain.* » Vous allez pas savoir si votre boulanger est en train de vous attendre dans sa boulangerie. Vous prenez votre pain. Alors admettez qu'il y ait 30, 40, 50 bonnes gens qui font ça, regardez ce que ça récupère sur les autres. Moi, ça me met en boule.

CL : Vous en voulez aussi à vos clients ?

CT : Ben oui, c'est terrible. C'est pas tellement eux qu'il faut incriminer évidemment, parce qu'ils ont suivi leur porte-monnaie. Mais c'est Leclerc.

[00'56"37] – La vie après la boulangerie

CL : Est-ce qu'il y a quelque chose que vous auriez envie de raconter avant que j'éteigne la machine ?

CT : J'ai mené une vie régulière. A la boulangerie, toujours dans le pétrin. J'me suis mariée, j'étais encore dans le pétrin. Et ça continue. Vous pourrez leur dire à vos auditeurs, que dans la boulangerie, on est dans le pétrin.

CL : Vous avez travaillé jusqu'à 60 ans, qu'est-ce que vous avez fait après ?

CT : Ici, là ? Je sais pas. Je me suis mise à apprendre à m'occuper de l'intérieur de maison. Parce que je ne savais pas faire de cuisine. Pas faire un brin de cuisine ! Je ne faisais rien. C'est Yvonne, ma sœur, qui faisait la cuisine. Parce qu'elle, comme elle était beaucoup plus fragile, elle faisait pas les gros travaux. Moi, j'attrapais les gros travaux, tandis que pas ma sœur. Alors j'ai appris à faire la cuisine. Mais, même ici, c'est maman qui faisait la cuisine. Quand on a arrêté. Si bien qu'un jour, elle me dit : « *Tu sais, Lolo, tu verras, tu seras obligée de faire ta cuisine, tu verras ce que c'est, j'en suis fatiguée, moi, de faire la cuisine !* »

CL : Qui cuisinait pour vos enfants ? Quand vos enfants étaient petits ?

CT : Ben maman. Puisqu'on vivait ensemble, c'est maman qui faisait ça. Moi, j'arrivais de tournée, je partais le matin à 5 heures. Charger, repartir, charger, repartir. J'arrivais par exemple à une heure de l'après-midi. Maman m'avait préparé mon bifteck, mes frites, tout. Et puis après, l'après-midi, quand c'étaient les tournées de campagne, on chargeait la voiture et on repartait en campagne. Parce qu'on avait des tournées de campagne. On allait servir les cultivateurs. Y'en avait qu'avaient donné leur blé, alors on allait leur donner... des échanges, qu'on appelait.

CL : Vous alliez où en campagne ?

CT : Du côté de Galeur [PHON], du côté de Château-Bougon, partout par là. Et là, on prenait bien du plaisir. On avait un petit bonhomme dans un village, le Père l'Avocat qu'on l'avait baptisé. Parce qu'il était très intelligent cet homme-là. Et tous ceux dans le village qui avaient besoin de renseignements ou autre, allaient le trouver. Alors, c'était le moment des vendanges. On a donc été le trouver. Il était dans sa cave, parce qu'il marchait difficilement. Alors il dit : « *Dis donc, Charlotte, tu vas bien goûter mon vin nouveau.* » « *Vous savez, le Père l'Avocat, je bois pas beaucoup.* » « *Ha si, tu vas pas me faire ça, allez, tu bois.* » Croyez-moi si vous voulez, quand j'ai eu le verre en main, je me suis demandée où était le verre tellement qu'il était crassou ! J'ai dit, jamais je boirais ça. Nom de d'là ! Y'avait Simone Henaff [PHON] qui était avec moi, qu'habitait en face, là [me montre sa rue]. Chez nous. J'ai dit : « *Allez, mets-toi devant moi, tu vas l'occuper le Père l'Avocat.* » Alors elle l'a occupé, occupé, et j'ai fiché le verre en l'air, par derrière. Pis après, quand il a eu bu le verre, il m'a dit : « *Alors, comment tu trouves mon verre, Charlotte ?* »

« *Très bon, le Père l'Avocat.* » « *Ah ça c'est du bon vin, allez Simone tu vas boire un verre.* » « *Ha non...* »

« *Ha ben, j'ai dit, tu vas pas faire ça à Père l'Avocat quand même !... T'inquiète donc pas, on va faire la même chose...* » Alors elle aussi, j'ai causé, causé, causé avec le bonhomme, je le distrayais par ailleurs.

Et puis elle a tout foutu son verre...

CL : Pendant combien de temps vous avez fait cette tournée des campagnes ?

CT : Jusqu'à la fin de notre boulange, quoi. Oh oui, on était bien...